

XYZ. La revue de la nouvelle

Impromptu

Stéphan Kovacs



Numéro 40, hiver 1994

Alcôve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4349ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kovacs, S. (1994). Impromptu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (40), 40–46.

IMPROMPTU

STÉPHAN KOVACS

C'était le dernier autobus pour revenir de la plage. Il était environ 22 heures et presque tous les vacanciers qui logeaient dans les nombreux petits hôtels du village, quelques kilomètres plus loin, étaient repartis depuis longtemps avec, collé à leur peau brûlante, ce mélange de sable, de sel et de sueur accumulé après une dure journée au soleil. Les rares passagers qui retournaient au village à cette heure tardive étaient, règle générale, des gens de l'endroit qui travaillaient dans les nombreuses petites gargotes longeant le bord de mer dont les cuisines étaient fermées depuis un bon moment déjà. Pouvaient se mêler à eux, à l'occasion, quelques touristes égarés ou d'autres, plus au fait, qui profitaient de ce dernier moyen de retour, même si au dancng « Mar y Sombra » les meilleurs moments d'une vie nocturne d'alcools et de rythmes restaient encore à venir.

Ce soir-là, un seul étranger prit place parmi les voyageurs. C'était un Nord-Américain d'assez longue stature, au regard tendre et timide, qui s'assit tout de suite en entrant sur la première banquette du côté opposé au chauffeur. Depuis quelques jours il avait l'habitude, juste après le repas du soir, de descendre tranquillement à pied la route escarpée qui le menait de son hôtel jusqu'à la « Mar y Sombra ». Sa destination était avant tout un prétexte à une longue promenade nocturne ponctuée, il va de soi, de quelques bières bien fraîches prises au bar. Se mêlant discrètement à sa faune turbulente, il y faisait une courte halte, en profitait pour étancher sa soif, ce qui n'était pas chose facile en ces nuits tropicales encombrées de chaleur. La plupart du temps il rentrait avec le dernier autobus, après avoir poursuivi sa marche sur la plage désertée du soir. Il aimait le jeu de nuances que produisait son

déplacement sur la grève, alors qu'il s'éloignait de la piste de danse, bruyante et toute illuminée de ses petites lanternes, et qu'elle s'estompait doucement à mesure qu'il rejoignait l'obscurité grandissante de l'océan. Il n'y avait bientôt, pour guider ses pas, que le grondement profond et apaisant de l'océan avec sa ligne agile et lumineuse d'écume. La grande respiration qu'il prenait face à l'infini, invisible mais combien présent, le remplissait d'un sentiment de bien-être et le préparait à passer une nuit calme et sereine.

Lorsqu'il était arrivé, un peu plus tôt, et que selon son habitude il s'était installé au bar pour prendre une bière tout en regardant les gens danser, il avait ressenti un engouement inhabituel pour toute cette animation et, se laissant peu à peu griser d'illusions de conquêtes et de possibilités encore inconnues, il décida de s'attarder. Allez donc savoir pourquoi, ce soir-là justement, toutes ses tentatives échouèrent. Son enthousiasme du début céda rapidement la place à un sentiment de défaite qu'il n'arrivait pas à chasser. Il avait cette sensation étrange et désagréable de n'être reconnu de personne tout en étant l'objet de la risée de tous. Il se sentait exclu, ridicule, lui si malhabile à jouer le jeu des intrigues qui avait cours et tellement timide et craintif à manifester ses moindres désirs envers autrui. Très tôt, plus tôt qu'il n'aurait pu le prévoir, il s'était éloigné de la piste de danse, recherchant la quiétude qu'il savait l'océan capable de lui donner, et il ne s'était même pas retourné pour voir ses lanternes multicolores se perdre dans le lointain de sa marche. Il était pressé de retrouver l'obscurité maritime, mais son désarroi était si grand qu'il n'y trouva qu'un piètre réconfort et décida d'aller bien à l'avance à l'arrêt d'autobus. Il avait attendu un bon moment assis dans le noir, écoutant le murmure de la nuit, réussissant à se calmer un peu avant l'arrivée pétaradante du dernier autobus.

Ils étaient tout au plus une douzaine de passagers, dispersés ça et là, quand l'autobus démarra enfin, fit un tour complet au bout de la route, puis repassa devant l'arrêt en faisant hurler son klaxon pour un ultime appel avant de prendre sa lancée vers les

montagnes. Il s'immobilisa — arrêt brusque —, et une jeune femme entra. Elle était magnifique, rendant avec éclat ce que la nature peut engendrer de métissage. De longs cheveux foncés et légèrement ondulés tombaient plus bas que ses épaules et faisaient ressortir son visage délicat et plutôt pâle pour une femme du sud. Ses yeux, d'un noir intense, donnaient à son regard vif et fuyant une petite étincelle qui vous atteignait dans ce bref instant où il rencontrait le vôtre. De tout son corps menu émanait un mélange particulier, imprécis, de mollesse lascive et d'ardeur toute juvénile. Il la regarda entrer comme une apparition ; ébloui, dans un premier temps, par sa manifestation, puis, sceptique, au point de retourner à ses pensées moroses, à la réalité de sa soirée, tournant la tête vers l'obscurité de la fenêtre ouverte dès qu'elle commença les démarches pour acquitter son passage au chauffeur.

Il sentit tout à coup une légère pression chaude et moelleuse contre lui et il se retourna en sursaut. Elle s'était assise à ses côtés sur la même banquette et par réaction il se poussa faiblement vers la fenêtre pour lui faire un peu plus de place. Il l'avait à peine regardée, tant il était surpris et embarrassé par la situation, ne sachant que penser, et son corps se raidit malgré sa volonté de ne rien y faire paraître.

« L'autobus est presque vide, ce n'est pas les places libres qui manquent », se dit-il interrogateur. Et il commença mentalement à envisager les raisons pratiques qui pouvaient avoir motivé le choix de la même banquette que la sienne par la nouvelle passagère, afin de chasser au plus vite de son esprit toute ambiguïté quant à ses intentions. De toute évidence il n'était question ici que d'un simple besoin, bien légitime, d'être à l'avant du véhicule pour avoir une meilleure vue sur la route et, en cette nuit écrasante de chaleur, de profiter au maximum du courant d'air venant de la porte que le chauffeur laissait toujours ouverte. Il avait réglé la question, lui sembla-t-il, pouvait à nouveau se détendre, continuer à regarder par la fenêtre et poursuivre tranquillement son chemin.

Seulement elle était là ; présente. Une fine odeur de jasmin et de paille se mêlait à la chaleur, à la moiteur du contact ténu mais

constant de leurs corps qui subissaient les moindres secousses de la route. Incapable d'échapper à cette attirance, il tenta de brefs regards timides dans sa direction. Elle était vraiment belle, son premier coup d'œil ne l'avait pas trompé. Impassible, elle regardait droit devant la route qui commençait à s'ébranler par l'accélération du véhicule et n'avait l'air aucunement préoccupée par sa présence à ses côtés. Quelque peu déçu tout de même de constater cette totale indifférence, il était sur le point de s'y résigner et de retourner une fois de plus à sa fenêtre, mettant tous les torts sur le compte de son imagination, quand il crut déceler de légères crispations nerveuses à son cou et qui peut-être la trahissaient.

Tout reprenait vie à cet instant même. Investi d'un courage dont il n'aurait jamais pu soupçonner l'existence, il se tassa encore davantage contre la fenêtre d'un mouvement à peine déguisé pour vérifier les intentions de sa voisine, établissant entre eux deux une distance, quoique fragile, qui devenait sans équivoque. Presque aussitôt, elle se pressa contre lui, poursuivant son mouvement et reprenant le contact des deux corps d'une manière tellement plus enveloppante qu'il ne pouvait presque plus bouger, prisonnier de sa propre feinte. Il sentait tout le flanc droit de la jeune femme appliqué contre le sien, leur cuisse et leur épaule dénudées se touchaient à présent, et la chaleur grandissante de ce corps s'insinuait en lui non plus uniquement de façon atténuée, à travers l'épaisseur des étoffes, mais directement, à nu, d'épiderme à épiderme.

Son être entier vibrait de cette présence toujours plus persistante, forte et combien cruelle de sa séduction ; il en était envahi, gardant intacts dans sa mémoire tous ses attraits mais n'osant les affronter. Il naviguait confusément dans les méandres de son esprit, se débattait sans relâche contre des sentiments contraires, et ce contact, qu'il avait d'abord voulu voir innocent, prenait peu à peu une tout autre tournure. Sa respiration, inquiète, haletait à la sienne, il sentait, par intermittence, des bouffées de chaleur lui monter à la tête au rythme de son cœur, et son corps, entièrement couvert de sueur, lui donnait l'impression étrange de ne plus être capable d'en percevoir les contours, tout se confondant à la

chaleur, celle de l'air, de ces deux corps, toujours étrangers, qui semblaient pourtant n'en former qu'un seul.

Se ressaisissant tant bien que mal, il se tourna vers elle dans l'espoir de trouver confirmation à ce qu'il pouvait ressentir. Il s'étonna de la voir aussi indifférente, le visage figé et distant, et détourna aussitôt son regard. Tout n'avait-il été qu'un songe ? Son esprit ne pouvait faire autrement que de s'égarer davantage dans l'espace embrouillé du doute. Était-elle consentante ? Avait-elle conscience du moins de la portée de ses gestes, de sa seule présence, ou, au contraire, n'agissait-elle pas en toute innocence et ce qu'il croyait être n'était que fabulation charnelle où il s'abandonnait comme dans un songe poursuivant son apparition ? Obscures divagations du corps et de l'esprit, les sens, eux, n'avaient nul besoin de se faire une raison. Le désir est contondant, le désir devenait presque insupportable, présent dans toute sa souffrance de l'instant pris aux aguets de sa marche implacable.

Une embardée, dans une courbe mal amorcée, ébranla en sur-saut tout le véhicule. S'agrippant d'un geste prompt à la barre de sécurité pour parer au choc, il sortit malgré lui de son état trouble et terrible. Une main fine et délicate vint, elle aussi, avec assurance, s'y accrocher et se joindre à la sienne. Se touchaient-elles ? Ce détail était imperceptible pour l'œil, mais leurs effleurements subtils le pénétraient avec une acuité électrisante, et ce geste inattendu venait, une fois de plus, raviver ses interrogations par son audace. Tout redevenait tangible et pourtant à la fois combien insondable. Une nouvelle poussée de chaleur monta en lui, le submergea, et son trouble reprit le dessus ; se prolongeait.

Cette fois il prit le parti de ne plus bouger, de ne faire aucun mouvement d'avance ou de retraite, sa main, solidement accrochée, demeurerait inflexible à cette nouvelle approche et peut-être ainsi serait-il en mesure de dévoiler enfin les véritables intentions de cette femme. L'autobus poursuivait sa remontée cahoteuse dans les montagnes, les deux mains se touchaient légèrement, glissaient l'une vers l'autre par la moiteur de leur prise. Il ne bougeait pas, laissait venir à lui les choses avec un semblant de tranquillité, et de

son côté, elle ne retirait pas sa main, ne la remontait même pas plus haut sur la barre entièrement dégagée où plusieurs autres pouvaient s'y agripper sans pour autant se toucher. Elle la laissait aller, désinvolte, se perdre sur la sienne, comme s'il était question d'établir un accord tacite entre eux deux. Le message devenait de plus en plus clair et curieusement cette révélation qui à présent prenait forme, au lieu de le satisfaire et de l'apaiser un peu, n'avait pour effet que de le troubler davantage. L'idée folle de répondre à ses avances et d'envelopper carrément cette main de la sienne, traversa en un éclair son esprit agité, mais, au dernier moment, il ne put se soumettre à sa propre audace, son courage chétif lui exigeait encore d'autres aveux, se perdait en conjectures, s'embourbait, gaspillait un temps précieux.

De toute évidence il fallait agir, il fallait en convenir. Il cherchait désespérément quels gestes ou paroles pouvaient bien l'amener au-delà de son attirance pour cette femme, de leur entente toujours incertaine. Ses yeux ! rejoindre avant tout ses yeux, qui eux ne sauraient perpétuer le malentendu de toutes les avances plus ou moins hésitantes qu'elle n'avait pu se résoudre à franchement exprimer. Là, hors de tout doute, il pourrait y lire ses bonnes grâces et s'ouvrir par la suite à son tour. Allait-il passer à côté de sa chance à cause de leur maladresse, leur timidité commune ?

Il jeta à nouveau vers elle quelques coups d'œil furtifs. Elle était immobile, le regard au loin, mais à son cou fragile, où une boucle de ses cheveux était plaquée par la sueur, il sentait palpiter son cœur, sa respiration fébrile. Maintenant il posait sur elle un regard fixe et déterminé, indiscret de son insistance, dans l'attente d'un signe, d'un regard complice qui ne se manifestait toujours pas. L'atmosphère devenait de plus en plus accablante ; elle devait sans doute ressentir tout le poids de ce regard posé sur elle mais restait inaccessible, s'entêtait à feindre l'indifférence. Ses yeux, sa bouche, son visage tout entier demeurait rivé à la route en avant malgré sa main qui restait accrochée à la sienne, retenue par ses doutes et les siens.

Il était trop tard. Il approchait de son arrêt et devait se préparer à descendre, détruisant les conditions instables de cette étreinte

devenue impossible. Il fallait qu'il retire sa main, se dégage de ce corps contre lui, signifie son intention de descendre et qu'il sorte. Ces gestes, pourtant si simples, lui demandaient toutes ses forces uniquement pour les envisager, les organiser. Il les fit cependant, comme entraîné malgré lui par un autre que lui-même, avec une rapidité toute mécanique et sans le moindre regard, se détachant de ce corps qui ne faisait plus partie du sien.

Il se retrouva, d'un seul coup, seul sur le bord de la route, et d'un mouvement brusque, presque désespéré, releva la tête vers sa fenêtre en espérant la revoir une dernière fois. Il n'y avait plus personne sur la banquette qu'il venait juste de quitter et, affolé, il la chercha des yeux en vain dans l'autobus qui redémarrait à cet instant. Déconcerté, il resta figé sur place à suivre la lumière vacillante des phares de l'autobus qui avait repris sa course vers le village. Lorsque finalement les deux petits points rouges de ses feux arrière disparurent dans une dernière courbe et que l'obscurité complète enveloppa le paysage autour de lui, il bougea enfin et se dirigea lentement vers les profondeurs de la nuit, jugeant désormais superflu de s'éclairer dans le noir.

XYZ